

LA DÉFINITION MÊME DE LA FOLIE

Dans mon cas, la folie, ce n'était pas, comme le dit Einstein, de « faire toujours la même chose et de s'attendre à des résultats différents ». Non, au lieu de ça, arrivée à quelques mois du bac, ma folie fut d'aller m'inscrire en première année dans un autre lycée. J'étais à peine sortie vivante de Blackbriar, mon école privée. Je n'avais pas mis les pieds dans un établissement public depuis l'élémentaire, et j'étais si nerveuse que le goût de la bile qui me rongeaient les intestins me remontait dans la gorge.

Je n'en reviens pas de faire ça.

Un vent glacial soufflait et traversait ma veste. J'examinai le bâtiment. Le parking était plus chaotique et bruyant que ce à quoi je m'attendais ; les garçons faisaient les fous malgré la froidure de janvier. Bonnets, bracelets en caoutchouc, colliers de chien en plastique, pantalons avec des mots écrits sur les fesses, tee-shirts aux couleurs vives, eye-liner appuyé, skateurs, téléphones « idiots » d'avant les smartphones – j'avais oublié que le monde avait été comme ça un jour. Mais bon, à l'époque j'avais douze ans, je ne faisais pas vraiment attention aux détails.

L'école était noyée dans le béton et les pavés. Il y avait apparemment deux ou trois parkings, dont un réservé entièrement aux élèves. Quelques fast-foods s'étaient installés de

l'autre côté de la rue, sans doute pour servir ceux qui déjeunèrent hors de l'établissement. Quant au bâtiment lui-même, il était en pierres pâlies qui faisaient d'autant plus ressortir le rouge du contour des fenêtres et de la façade. Ça donnait plus ou moins l'impression que le lieu tout entier ruisselait de sang. *Allez, tu t'appelles pas Carrie, quand même. Calme-toi.* J'avais aussi une drôle d'impression de déjà-vu, puisque j'étais remontée dans le temps ; sauf que, dans cette ligne temporelle-ci, j'avais dix-huit ans et je faisais semblant de n'en avoir que seize, et tout était complètement merdique. *Mais je peux tout réparer.* C'était cette certitude qui m'avait poussée à sauter le pas, et je ne pouvais pas permettre au doute d'affaiblir ma détermination. Avec toutes les conneries que j'avais pu voir dans les derniers mois, une nouvelle école n'aurait pas dû me déstabiliser. Mais il fut difficile aussi, même si c'était une difficulté différente, de me forcer à traverser le parking pour gravir les marches jusqu'au bureau d'accueil.

À l'intérieur, ça puait la sueur et les nettoyants industriels. Une lumière au néon tombait sur un sol en carreaux mouchetés de gris, éraflé et terni, et les trois quarts de l'espace du hall d'entrée étaient consacrés à des vitrines pleines de trophées. Les regardant de plus près, je découvris que la majorité d'entre eux revenaient à des équipes sportives. Deux étagères exhibaient les victoires de clubs d'activités non sportives, mais les priorités me semblaient déjà évidentes.

Des élèves passaient, pressés, se bousculant les uns les autres et plaisantant. Un des groupes qui me dépassa sentait indubitablement la weed. Je me préparai mentalement et poussai la porte marquée BUREAU D'ACCUEIL. Plusieurs filles y attendaient déjà – l'une d'elles en pleurs – et deux personnes qui semblaient être des profs sortirent, l'air pressées, des papiers plein les bras. Cet endroit était diamétralement opposé à Blackbriar, mais j'appréciais son caractère affairé et anonyme. Il me fallut une minute pour attirer l'attention de

la secrétaire débordée. J'avais bidouillé des documents pour mon transfert, et j'espérais qu'ils passeraient l'inspection et tiendraient le coup le temps que j'accomplisse ce que j'avais à faire. Heureusement pour moi, même si c'était malheureux pour les autres élèves, le lycée Cross Point avait l'air de manquer d'argent autant que de personnel, et la secrétaire jeta à peine un œil à mes papiers. Elle tapota rapidement son clavier pendant une minute et demie.

— Comme vous arrivez en milieu d'année, il n'est pas possible de vous caser dans toutes les matières que vous avez demandées en premier choix. Vous aurez de meilleures chances l'an prochain.

Elle me glissa mon emploi du temps sur le comptoir qui nous séparait tout en décrochant le téléphone de l'autre main.

Je le pris, faisant semblant d'être préoccupée par les matières obtenues. En réalité, si je m'intéressais à ce lycée, c'était uniquement parce qu'il fallait que je rencontre Kian. Si j'avais mieux planifié les choses, j'aurais pu connaître son emploi du temps à l'avance. Mais là, il allait falloir que j'utilise mon intuition et que je fasse appel à la chance.

La secrétaire était visiblement surprise de me trouver toujours là quand elle raccrocha le téléphone.

— Que puis-je faire d'autre pour vous ? Nous n'avons pas de comité d'accueil, alors si vous croyez qu'un autre élève va vous accompagner...

— Ah, non. Mais un ami de la famille est inscrit ici. Je me demandais si vous pourriez me dire à quelle heure il déjeune ?

Elle soupira, sans doute en évaluant si le plus rapide serait de refuser ou de me répondre.

— Nom ?

— Kian Riley.

Elle tapota quelques touches sur son ordinateur énorme.

— Deuxième année ? Il mange au service A, le même que vous.

— Super, merci.

Je fis au revoir de la main et sortis du bureau avant qu'elle puisse me demander pourquoi je ne le lui demandais pas directement par texto. Pas besoin d'inventer un bobard alors que partir marchait aussi bien.

Grâce au plan trouvé parmi les documents d'inscription qu'elle m'avait donnés, je trouvai ma première classe. *Français première année, mon Dieu*. Mentalement, je renâclais. Le truc positif : je pouvais faire ça les yeux fermés, donc je ne serais pas distraite de ma tâche par des professeurs mécontents de mes résultats ou demandant à parler à mes parents inexistantes. Tout ce que je faisais dans cette ligne temporelle allait devoir être prudent, bien pensé ; je ne pouvais pas me permettre d'empirer les choses ni d'avoir à faire un deuxième saut... Le temps n'était pas mon allié.

Je croyais que j'étais préparée à tout ce que le lycée pouvait me faire – Blackbriar m'avait vraiment passée à la moulinette – mais lorsque j'entrai dans la salle de classe et que tout le monde se tut, ce fut un nouveau genre d'horreur. Un quart des filles eurent une moue dédaigneuse puis me tournèrent délibérément le dos tandis qu'une partie des garçons se redressèrent sur leur chaise en tentant de croiser mon regard. Et dire que j'étais arrivée habillée de la manière la plus neutre possible, pas de vêtements de marque, tee-shirt et sweat à capuche ordinaires, baskets bon marché, pas de maquillage – rien pour me faire remarquer.

— Nouvelle arrivée ? demanda la prof, interrompant les murmures. C'était une femme d'âge mûr aux cheveux poivre et sel arrangés en tresses, et qui semblait avoir un faible pour le style hippie, à en croire son chemisier à franges et sa longue jupe à volants.

— Chelsea Brooks, lui dis-je en lui tendant mon emploi du temps.

— Ah, transférée depuis Pomona, en Californie. Tu regretteras sans doute le beau temps, mais nous avons des

tornades, dit-elle avec un sourire en coin comme si elle trouvait ça drôle.

Elle me montra du doigt un bureau de la troisième colonne en partant de la porte, dans un des rangs du fond.

— Cette place est libre.

— Merci.

— Mais avant d’aller t’asseoir, présente-toi à la classe.

Et merde, je suis vraiment en enfer. Modifier mon apparence ne m’avait pas dotée de meilleures compétences pour prendre la parole en public, et en plus, je ne pouvais pas dire la vérité. Je ferais mieux de compter sur la magie de l’apathie en faisant l’ado fainéante. Avec un haussement d’épaules, je marmonnai vaguement :

— Je m’appelle Chelsea Brooks. Je vivais à Pomona avant, maintenant j’habite ici.

— Dommage pour ta pomme, lança quelqu’un.

Je profitai de cette réplique pour me diriger vers ma table sans rien dire de plus. Évaluant l’ambiance, la prof décida de commencer le cours, pensant probablement que si elle les laissait faire, les élèves se serviraient de mon arrivée comme prétexte pour repousser le moment d’ouvrir les bouquins. Autour de moi, tout le monde sortit son exemplaire du *Conte de deux cités*, que j’avais lu à neuf ans et trouvé terriblement barbant. À l’exception de *Jane Eyre* et du *Comte de Monte-Cristo*, les classiques ne m’avaient jamais intéressée.

— On n’a qu’à partager mon livre, me dit le mec assis à la table d’à côté.

Il rapprocha sa table avant que je puisse décliner et étala son exemplaire, aux pages cornées, du prétendu chef-d’œuvre de Dickens. Les élèves firent la lecture à tour de rôle pendant que je regardais dehors. Les petits zélés ne manquaient pas et la prof n’avait pas besoin d’aller à la pêche aux réponses, mais elle aimait apparemment asticoter des gens précis. Je réussis presque à l’esquiver jusqu’à la fin du cours, mais elle finit par m’interpeller.

— Que pensez-vous du livre, Mademoiselle Brooks ?

— C'est vraiment très clair que Dickens était payé au mot. La moitié de la classe rigola. Je n'avais pas eu l'intention d'être impertinente ; c'était effectivement mon opinion... Mais la prof soupira.

— Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Il n'y est pas allé de main morte avec l'allégorie. Si on veut du symbolisme, les thèmes de la transformation et de la résurrection sont plutôt évidents. Carton est une figure christique.

— Intéressant.

Mais elle n'avait pas l'air ravie de mon analyse. Cependant, la sonnerie retentit, ce qui me permit de m'échapper. Je sortis rapidement parmi la première vague qui quittait la salle, et rejoignis la foule des élèves qui se précipitaient vers leur deuxième cours. Le garçon qui avait partagé son livre me rattrapa. Il était petit et mince, la peau brun clair, et portait un bonnet écru, un jean *skinny* noir et un pull à torsades. Je n'avais aucune intention de me faire des amis ou de m'incruster, donc je ne dis rien. Il finit par me dire :

— Tu détestes cordialement Dickens, hein ? Je pense que Mrs. Willis n'est pas près de l'oublier.

— J'y survivrai.

— Au fait, je m'appelle Devon Quick.

— Tu connais déjà mon nom.

— Ouais, Chelsea, de Pomona.

Il sourit, et, face à une telle sympathie, je ne pus me résoudre à jouer les glaçons ; je lui fis donc un signe de la main en me faufilant dans le cours d'après. Les trois cours qui suivirent, les profs ne semblèrent pas dérangés par mon désir de faire la plante verte. Puis ce fut l'heure du déjeuner. Tous mes nerfs se réveillèrent d'un seul coup. Enfin, j'avais une chance de chercher Kian. Je courus dans les couloirs, contournant plusieurs groupes d'élèves, et ne ralentis qu'une fois arrivée à la cafétéria. J'avais l'estomac bien trop noué

pour manger, mais il aurait été bizarre que je m'asseye sans plateau, à supposer que je le trouve. Je m'insérai donc dans la file, et je pris des bâtonnets de pizza, de la salade et une coupe de fruits, comme tout le monde.

Guidée par mes connaissances en matière de parias – de ce que je savais, Kian avait lui aussi occupé cette position dans la société lycéenne –, je me frayai un chemin entre les tables bondées. *Il sera sans doute assis près des poubelles ou des portes, pour pouvoir filer en vitesse au besoin.* Je le repérai à une table au fond dans un coin et me dirigeai par là, les battements de mon cœur me martelant les oreilles.

J'essayai de m'exhorter au calme, mais un Kian jeune restait Kian. En théorie, être plus âgée que lui et ne pas être dans ma propre ligne temporelle devrait me suffire à rester bien concentrée, mais dans les faits, je ne pouvais pas le quitter des yeux en avançant vers lui. Trois mètres. Un mètre cinquante. Il avait les cheveux plus longs que lorsque je l'avais connu, et mal coupés. Je ne pouvais pas voir l'expression sur son visage car il était courbé en avant sur son plateau. Ses épaisses lunettes cachaient ses beaux yeux verts et la moitié de son visage. Il avait une peau à problèmes, et il était tellement maigre qu'on aurait dit qu'il n'était pas nourri chez lui. Inconscient de ma présence, il regardait fixement sur sa gauche, observant une fille aux cheveux brillants.

Tanya, je me souvins.

— Je peux m'asseoir ici ? demandai-je en posant mon plateau.

Kian releva brusquement la tête pour me regarder, et je ne pus retenir un sourire. À cette distance, je pouvais vraiment le voir. Ses yeux avaient le même très beau vert, les mêmes cils fournis – des yeux renversants –, mais la plupart des gens ne l'auraient pas remarqué. Pendant un long moment, il me fixa, la bouche à demi ouverte, et c'était comme être devant un miroir gêné. Au lieu d'attendre qu'il ne réponde, je pris place à sa table.

— Tu dois être nouvelle.

— Comment t’as deviné ?

Il fit la moue.

— Parce que t’es venue t’asseoir ici. Je ne le prendrai pas pour moi quand tu t’intégreras à un meilleur groupe.

— J’suis pas vraiment du genre à m’intégrer.

Je touchai du doigt mes bâtonnets de pizza, sceptique ; on aurait dit de la pizza normale mais coupée en fines lanières.

— Les rectangles, c’est mieux que les triangles, apparemment ?

Il eut l’air perplexe durant quelques secondes, puis un demi-sourire lui échappa, juste un instant ; il reprit la maîtrise de son expression très vite pour afficher le visage impassible qui, je le savais d’expérience, cachait une grande douleur. Il balaya la cafétéria du regard, comme si ma présence était l’augure de quelque chose d’affreux qu’il n’envisageait pas encore précisément.

J’eus un pincement au cœur. *J’ai connu ça aussi.* Mais je ne pouvais pas laisser transparaître ces émotions. *Nous sommes étrangers l’un à l’autre ; il ne te connaît pas.*

— P’têt que la chef de la cafétéria a eu le cœur brisé par quelqu’un qui jouait du triangle, marmonna-t-il enfin.

— Possible.

Lui mentir me répugnait, mais je ne pouvais pas faire sa connaissance en tant qu’Edie. Pas dans cette ligne temporelle.

— Je m’appelle Chelsea... (Je m’apprêtais à m’arrêter là quand j’eus une meilleure idée.) Mais tu peux m’appeler Neuf.

— Pourquoi ?

Il me regarda à nouveau dans les yeux, sa curiosité éveillée par le surnom que j’avais choisi.

Je levai la main pour la lui montrer.

— Vaut mieux pas en faire un plat. Si ça a l’air de me déranger, ça ne fait qu’empirer les choses. Tu sais comme sont les gens.

Il vit qu’il me manquait un annulaire et sembla se

détendre un petit peu, comme s'il était plus facile pour lui d'accepter une imperfection qu'un joli minois.

— Ouais, je sais.

Il était encore trop tôt pour qu'il m'interroge à propos de mon doigt, mais je voyais bien qu'il était intrigué. Et comme il était déjà bien installé dans sa posture méfiante et nerveuse, c'était à moi qu'il incombait d'être ouverte et sympathique.

— C'était un bête accident.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

De toute évidence, sa curiosité avait eu le dessus.

— Pour être directe : j'ai fourré ma main là où j'aurais pas dû. Et je serais morte si je n'avais pas fait le choix de perdre mon doigt.

— Alors tu te l'es fait toi-même ?

Son expression était partagée entre l'horreur et l'admiration.

— Pas de bon cœur, précisai-je. Mais ouais, pour survivre.

— Wahou. T'es *hardcore*.

— Pas vraiment. C'est quoi ton nom, au fait ?

Cette question si simple lui fit détourner les yeux. Il avala quelques bouchées de salade avant de marmonner :

— Kian Riley.

— T'es en deuxième année, toi aussi ?

Comme si tu ne le savais pas.

— Première année.

Sa réponse laconique suggérait qu'il s'attendait à ce que je sois au courant de son histoire familiale. Et j'étais au courant, *moi*, mais Neuf allait continuer à ignorer son passé jusqu'au jour où elle quitterait l'établissement, pour que Kian puisse faire table rase.

— Fais-moi un petit résumé de ce lycée. Qui j'ai intérêt à éviter ?

— Moi, enfin c'est ce que tout le monde pense.

Je ris, comme si c'était une blague de sa part. Comme il ne blaguait pas, il fallut un moment avant que Kian ne me sourie en retour, aussi hésitant qu'un soleil pâle un jour de nuages.

— Nan, sérieux, je vois déjà que t'es un mec formidable.

— Pardon ?

Une douleur exquise me transperça au souvenir de ce que j'avais ressenti lorsqu'il avait complimenté mon sourire, à l'époque où je n'aimais absolument rien chez moi.

— C'est tes yeux. Ils sont super, et ils montrent que tu es quelqu'un d'honnête et de gentil.

J'ajoutai d'autres trucs New Age, genre les yeux sont les fenêtres de l'âme, et terminai, comme si ça expliquait tout, par :

— Je viens de Californie.

À voir son expression déconcertée, ça n'expliquait plutôt rien. Mais je m'étais engagée, j'étais déterminée à incarner une « *Manic Pixie Dream Girl* », ce cliché de la fille excentrique et pleine de vie qui n'apparaît dans l'histoire que pour servir à décomplexer le héros. Si je donnais l'impression d'être un peu écervelée, ce n'était pas grave, puisque je ne voulais pas qu'il tombe amoureux de moi et se retrouve avec le cœur brisé quand je partirais. Rien que par ma *présence*, j'avais déjà altéré la situation.

— Euh... Tu prends des médicaments psychotropes ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Nan.

— T'es sûre que t'en as pas besoin ?

Je ricanai, ce qui attira l'attention des tables alentour.

Kian réagit comme si ces regards braqués sur nous étaient une catastrophe presque aussi grave que l'Armageddon, mais je regardai plusieurs personnes dans les yeux et fis de grands sourires pour bien montrer que je passais un super moment. Les autres finirent par se remettre à manger, et je découvris que Kian avait commencé à ranger son barda pendant que je regardais ailleurs.

— J'ai fait une connerie ? demandai-je. Et s'il te plaît, ne me dis pas : « C'est pas toi, c'est moi », parce que quand les gens disent ça...

— Je ne plaisantais pas, en parlant des médicaments.

— Si t'es en train de me repousser pour je ne sais quelle raison, ça ne va pas marcher. J'ai déjà décidé qu'on allait être amis.

— Comment tu peux tout simplement décider ça ?

Il avait l'air partagé entre l'irritation et la joie.

— C'est ton premier jour dans un nouveau lycée, alors tu choisis quelqu'un au hasard ?

— Pas au hasard.

Jusqu'ici, il ne m'était pas venu à l'esprit que Kian pourrait être aussi réticent à l'idée d'être mon ami. J'avais cru que je pourrais débarquer dans sa vie comme une bourrasque apportant le changement et qu'il serait heureux de me voir. Mais mon invasion dans son monde de silence avait l'air de le mettre en colère.

— Hein ?

— T'étais assis tout seul. Soit tous tes copains sont malades aujourd'hui, soit t'aurais bien besoin d'un ami.

C'était peut-être une erreur d'être si directe, et j'enchaînai sans transition par un mensonge pur et simple.

— Moi, je suis passée par quatorze écoles ces deux dernières années, et je préfère traîner avec quelqu'un qui apprécie ma compagnie. Si ce n'est pas ton cas...

Je fis mine de me préparer à partir.

Retiens-moi ; il faut que tu me retiennes.

Au tout dernier instant, il murmura :

— Attends.

— D'accord.

— C'est un peu bizarre et vraiment soudain, tu vois ? Ça... Les trucs comme ça, c'est pas à moi que ça arrive.

Il ne le dit pas sur un ton déprimé, juste... résigné, et c'était encore pire.

Du plus profond de moi, je voulais le prendre dans mes bras, mais il ne fallait pas que ça se produise.

Il faut que j'empêche ça.

— Quoi, que des nouveaux arrivent dans ton lycée ?

Je le dis délibérément sur un ton léger, taquin.

— Nan. Laisse tomber.

En tout cas, il ne pensait clairement plus aux autres et à leur regard, à leur jugement ; un pas dans la bonne direction.

— Tu veux mon numéro ?

Mon naturel ne m'aurait *jamais* permis d'être aussi insistante, mais la MPDG excentrique et pleine d'allant que je jouais ne frémit pas de poser cette question. Je voyais bien que Kian avait du mal à formuler une réponse. Par exemple, *pour quoi faire*, ou bien *t'es sérieuse, c'est une blague ?* J'avais été à sa place, dans sa situation. Je pris son téléphone et y saisis mes coordonnées. L'objet me semblait antique comparé au smartphone dont je m'étais servie avant le saut ; c'était carrément un téléphone à clapet. Comme j'avais acheté le mien chez un prêteur sur gages deux jours auparavant, il n'était pas mieux.

— Et tu veux le mien ? demanda-t-il, en prenant mon téléphone comme s'il s'agissait d'un étrange rituel sinistre qui ne pouvait que se terminer dans le sang et les larmes.

— Ouais. Comme ça ce sera plus facile pour passer du temps ensemble.

C'était plus ou moins à ça que mon plan se résumait : sauver Kian, ce qui entraînerait ensuite mon propre salut, celui de mes parents, et celui de tous les salauds de Blackbriar.

— Je pige rien à rien, mais d'accord.

Kian tapa son numéro avec la précision de quelqu'un qui n'a pas souvent eu l'occasion de le faire.

Je fis immédiatement un test pour vérifier qu'il ne m'avait pas donné un faux numéro et son portable sonna. Il le fixa comme s'il n'arrivait pas à croire que je puisse me soucier de vérifier.

Je souris.

— Super. Tout marche comme il faut.